

Avant-hier, je suis parti avec ma femme et la voiture. Le ciel était bleu. On avait décidé de faire le pont. J'étais en RTT. Ma femme était enceinte. C'était ma première RTT. Quand le temps est au beau dans ces coins-là, c'est vraiment très beau.

À mi-route la voiture s'est déportée sur le côté. Il se passait quelque chose de bizarre dans le volant. On aurait dit un pneu qui se dégonfle, je ne sais pas. À part reconnaître ma droite de ma gauche, je n'y connais rien en mécanique mais j'ai quand même arrêté la voiture. Je suis descendu. J'ai ouvert le capot, quand on n'y connaît rien en mécanique on se dit toujours que ça va suffire. Il n'y avait rien, rien d'anormal je veux dire. J'ai regardé les pneus, tout allait bien.

J'ai dit à ma femme prends le volant, tu vas voir, elle tire à droite.

Elle a hésité, elle était enceinte. Elle l'a pris, elle ne sentait rien.

Je lui disais tu dois sentir.

Elle me dit ça va bien, elle va très bien la voiture.

Le lendemain, la voiture voulait encore basculer sur la droite. Elle s'obstinait à droite. Je n'arrivais plus à me déporter à gauche. J'ai voulu dépasser un tracteur, je croyais que j'allais basculer sur le tracteur, avec une sensation de mort imminente. J'ai appelé mon père, il s'y connaît en direction. J'ai laissé sonner. Une sonnerie, deux sonneries, trois sonneries... Il y avait une anomalie. J'ai ramené ma femme à la maison. J'ai emmené la voiture chez le garagiste. Il a fait des essais. Il a tout vérifié, tout. Il était en blouse blanche, très propre, très concentré, on aurait dit un interne des hôpitaux de Paris. Il lui a branché des fils partout. Il l'a mise sur des rouleaux. Première, deuxième, quatrième... il a sauté la troisième, il s'en foutait, c'était pas sa voiture. Cinquième... Il est monté à cent trente... cent soixante je ne sais pas. J'étais inquiet. Je me disais si jamais

elle tire à droite, elle va sortir toute seule du garage et personne va pouvoir la rattraper. Il a pilé net pour tester les freins. Il l'a secouée pour contrôler les amortisseurs, soulevée pour inspecter les dessous. Je me suis penché en même temps que lui, il m'a regardé avec des yeux noirs comme si j'allais lui voler le secret de son existence. Il notait les chiffres qui s'inscrivaient sur les cadrans. Je voyais tout. J'étais concentré. Je me suis assis derrière une vitre. J'avais le droit. Je n'y connais rien en mécanique mais je ne voulais pas qu'il fasse de bêtises. Deux heures plus tard, il m'a apporté le résultat de ses analyses.

Il m'a dit elle n'a rien.

Vous êtes sûr?

Oui. Juste un de vos feux de stop qui est grillé et qu'il faut remplacer, je vais vous le faire. À part ça, elle n'a rien.

Vous savez je dis au garagiste, soyons francs. J'aime mieux qu'on m'avoue un petit trois fois rien que de me cacher un grand quelque chose.

RIEN! Elle n'a RIEN!!! Je ne sais pas comment vous le dire!...

Alors ne le dites pas!... C'est toujours comme ça avec les voitures, avant d'arriver

chez vous elles vont mal et chez vous elles vont bien! Venez avec moi je lui dis.

Je prends le volant. On sort du garage. Elle tirait encore à droite.

Vous sentez?

Il ne sentait rien bien sûr, à la place du mort.

Prenez le volant vous allez sentir.

Il l'a pris, il ne sentait rien.

Je vous la laisse. Débrouillez-vous. Je ne veux plus conduire cette voiture, c'est trop dangereux. Vous me la réparez même s'il n'y a rien!

Et je suis allé voir un copain pour qu'il me prête la sienne. Je ne lui ai pas dit pourquoi, je ne voulais pas l'inquiéter. C'était une Renault. J'ai roulé. Elle avait le même problème. J'ai essayé une Peugeot, une Citroën, j'ai plein de copains. Elles tiraient toutes à droite. J'ai attaqué les allemandes, les japonaises, c'était pareil.

Tu devrais aller voir un psychiatre!...

J'ai regardé ma femme.

Un psychiatre pour la voiture?...

Tu lui expliqueras, tu n'as rien à perdre.

J'ai pris rendez-vous en urgence chez mon généraliste.

Après avoir attendu une heure et demie dans la salle d'attente, je lui ai dit si vous construisez des salles d'attente à côté du cabinet c'est bien parce que vous aviez l'intention de me faire attendre, ma femme est enceinte je ne peux plus attendre. Ma voiture tire à droite sans arrêt, faites-moi un check-up total. Artériel, vasculaire, encéphalique, articulaire et cardiaque, surtout cardiaque. Il l'a fait.

Il m'a dit vous n'avez rien tout est normal.

J'ai repensé à ma voiture. Dans la foulée, je suis allé voir un neurologue. J'ai fait tous les tests neurologiques. Je n'avais rien non plus. J'étais déçu. Je ne pouvais raconter ça à personne. Même pas à ma femme. Dans son état je ne pouvais pas. Elle approchait du terme, je ne voulais pas l'inquiéter. De toute façon c'est toujours comme ça j'ai pensé, quand il n'y a rien et qu'il y a quelque chose personne ne me croit.

J'ai marché vers l'Est. Il fallait tenter quelque chose. Médecine chinoise. Mais vraiment chinoise. Le médecin n'était pas chinois mais je préférais ça. Je pensais s'il n'est pas chinois, il a vraiment été obligé de bosser pour être deux fois plus compétent dans sa médecine chinoise sinon il

n'est pas crédible. À l'époque je me méfiais énormément des médecins chinois qui sont chinois parce qu'ils se reposent sur leurs acquis et ils te posent moitié moins d'aiguilles. C'est la même chose en œnologie, c'est un sommelier japonais qui est champion du monde parce qu'il a vraiment été obligé de bosser.

J'ai sonné. Il y avait une demi-douzaine de chiens de traîneau qui se promenaient dans la cour.

Il me dit n'ayez pas peur, on est tous des animaux. Si vous allez bien dans votre tête, le chien le sentira et il ne vous fera rien.

Très bien.

J'ai traversé la cour sans me retourner. Les chiens n'ont pas moufté.

Vous n'avez rien, il me dit en essayant de me retirer la dernière aiguille.

J'avais l'impression qu'il m'avait mis un hameçon dans le poignet.

Quand même RIEN, ça commence à faire. Qu'est-ce que je vais dire à ma femme? Cherchez encore. C'est impossible, on n'a jamais RIEN!... Les salles d'attente sont remplies de gens qui ont quelque chose. Pourquoi pas moi?

RIEN, vous n'avez RIEN! Je ne sais pas comment vous le dire.

Alors ne le dites pas.

Et j'ai refusé de payer. Faut pas exagérer. Je reviendrai quand vous aurez fini votre formation pour vous rapporter l'aiguille!

Gardez-la, j'en ai d'autres!

Connards! j'ai dit aux chiens de traîneau et j'ai vite refermé la grille.

Il faudrait que je me repose, c'est sûr... je le sentais bien. Il faudrait que je dorme. Mais plus je voulais dormir et moins je dormais. Il faudrait faire le vide, c'est sûr... j'essayais. Toutes les nuits j'essayais. Mais comment faire le vide? Avec quoi je creuse? Même quand tout est vide, il y a encore une poussière qui vole et c'est sur celle-là que je fixe.

Au final j'ai osé le psychiatre.

Je viens de la part de ma femme. Elle est enceinte, elle n'a pas pu venir.

Et je lui ai parlé de mon garagiste.

Votre cas est simple il me dit, votre cas n'est pas rare. Vous faites une phobie, une phobie à la voiture.

Mais c'est pas possible. Je conduis depuis que j'ai dix-huit ans. J'ai eu mon permis du premier coup avec cinq leçons. Je conduisais

même avant d'avoir le permis. Je n'ai jamais été arrêté. J'adore conduire. Quand c'est parti, ça ne s'arrête plus. Je roule, je suis bien, le temps passe. C'est ça les vrais rouleurs. On ne dort pas, on mange peu, on ne pisse plus, on roule.

Oui mais non, une phobie ça peut démarrer du jour au lendemain. Ça fait combien de temps qu'elle tire à droite la voiture ?

Je ne sais pas j'ai répondu, sept, huit mois... peut-être neuf.

Vous devriez faire de la désensibilisation.

D'accord docteur, je vais le faire.

Je suis allé voir un comportementaliste pour me désensibiliser, c'était un ancien militaire. Il est venu avec moi dans la voiture.

Allez-y ! n'ayez pas peur !

Je roulais à trente.

Je disais au comportementaliste vous sentez, prenez le volant, vous allez voir. Vous allez sentir, je ne déconne pas, elle tire à droite.

Il ne m'écoutait pas.

Continuez, n'ayez pas peur !

Après plusieurs séances, ça allait beaucoup mieux. La voiture tirait un peu moins à droite. J'ai réussi à faire trois cents mètres

mais j'avais peur que ça revienne, et la peur de la peur que ça revienne me paralysait.

Le soir, mon copain de la Renault m'a invité pour l'apéritif. Je me suis dit chiche c'est l'occasion. C'est un test. J'y vais avec ma voiture. Au courage! Ma femme était toujours enceinte. Je lui avais laissé le téléphone en cas d'urgence. Je me tutoyais tout le long de la route, n'aie pas peur n'aie pas peur n'aie pas peur! C'était pire. Je roulais à quinze à l'heure. Je suis arrivé chez lui, il avait fini de dîner. J'ai pris l'apéritif. Un, deux, trois... six, sept... J'avais complètement oublié la voiture. Ma femme a appelé.

Il faudrait que tu viennes, je crois que c'est le moment!

Je suis rentré chez moi sans aucun problème. La voiture tirait très bien. J'ai pensé merde quand je prends l'apéritif ça marche! Et à chaque fois que je picolais, la voiture ne basculait plus et je n'avais plus peur. Je savais à nouveau conduire. J'étais détendu, relaxé, en plus dangereux peut-être mais c'est pas sûr dans mon cas. Au final j'étais moins dangereux pour les autres à conduire normalement mais bourré, que de conduire à quinze à l'heure mais phobique. C'est-à-dire j'étais

moins dangereux bourré qu'à jeun-phobique. Pour les autres, c'est sûr. Pour moi je ne sais pas. Et j'ai fait ça plusieurs fois par jour sans souffler dans le ballon. Je me suis mis à picoler pour conduire et peu à peu bien sûr, je me suis mis à picoler sans conduire. Au bistrot d'abord, puis chez moi, puis au bistrot... comme tout le monde quoi. Il faut que je m'en sorte!...

Je me suis fait un programme. Le lundi, monter dans la voiture sans la démarrer. Le mardi, mettre le contact sans passer la première. Le mercredi, passer la première sans desserrer le frein. Le jeudi, ma femme me dit je suis contractée, trois jours que je contracte, ça ne saurait tarder. Et le vendredi matin à 2h 58, elle me réveille en criant c'est l'heure on peut partir maintenant!...

Maintenant maintenant?

Oui maintenant maintenant!

Tu es sûre?

Écoute, Jacques!...

Très bien.

C'était la première fois que j'entendais mon prénom.

J'ai pris un petit remontant. À 3h02 je suis monté dans la voiture tout habillé. Je

faisais ça depuis un moment, dormir tout habillé pour me préparer au pire.

À l'arrêt dans la voiture tout allait bien, je me suis dit tout va bien à l'arrêt. J'ai mis le contact, parfait, toujours pas. Je suis sorti du garage, j'ai fait cent mètres tranquille, mort de trouille mais tranquille. Ma femme criait toujours, je ne l'entendais plus. J'ai continué, j'avais mémorisé l'itinéraire. Au premier rond-point à l'anglaise, il y en avait quarante-deux jusqu'à la maternité, ça a recommencé à déconner. Je me suis agrippé au volant et j'ai tourné tourné autour pendant dix minutes avant de me prendre une mauvaise bretelle et de me retrouver sur la quatre-voies. Manque de pot, c'était pas la bonne ! Je n'allais plus sur les quatre-voies depuis que ma femme était enceinte bien sûr, je les refusais. Je ne voulais qu'une seule voie pour ne pas avoir à choisir.

J'étais concentré mais pas inquiet, pas trop. Entre chien et loup. Plus près du loup c'est sûr, mais le temps est au beau je me disais. Il va falloir que je m'en sorte et je vais m'en sortir. J'ai un tempérament, c'est toujours possible... Quand le temps est au beau dans ces coins-là, c'est vraiment très

beau. Je pensais ça va casser? Non c'est possible! Je peux y arriver!... Non non... Si si... Je suis indécoralisable... Si je veux je peux... Impossible de faire marche arrière sur la quatre-voies, trop tard. Je n'avançais pas. Je n'avançais plus. J'étais à vingt-cinq à l'heure, même pas, avec un gros camion qui me klaxonnait au cul. Je ne voyais plus rien. La buée s'étalait sur le pare-brise. Un calvaire! Raide. J'étais raide. J'ai dû faire dix kilomètres comme ça, un pied sur le frein, l'autre sur l'accélérateur. Une sorte de fumée sortait du volant. J'avais les mains moites. La voiture était trempée à l'intérieur. J'étais dans un brouillard terrible. Je roulais à l'aveugle. J'actionnais mes essuie-glaces sans arrêt mais pour rien puisque le brouillard était à l'intérieur. Je me suis regardé, penché sur mon corps tout en conduisant et me suis rendu compte que c'était moi qui dégageais de la vapeur d'eau et là j'ai dit stop. STOOP! J'ai gueulé. On arrête tout!... Bande d'arrêt d'urgence... Coupé le contact... 3 h 47. Suis sorti de la voiture et me suis mis à courir... courir sur la bande d'arrêt d'urgence. Me sauver je ne sais pas... Le long du rail de sécurité... pour

échapper... pour éloigner la voiture... pour ne pas mourir et ne plus me retourner je ne sais pas... J'avais tellement peur de crever, il fallait que je bouge. Courir pour ne pas crier. Pour ne plus voir... ne plus penser je ne sais pas... Je suis passé devant le

## KILOMÈTRE 271

inscrit sur le rail central. 271 de qui de quoi?... Je ne savais même pas. Je suis loin de tout mais loin de quoi?... Il était 3 h 54 et je ne savais pas où j'allais mais il fallait que j'y aille. J'ai pensé ils n'inscrivent quand même pas tous les kilomètres comme ça sur le rail, c'est beaucoup trop!...

Je courais pour me perdre. Pour me retrouver parce que j'étais perdu. Je courais éperduement pour être seul et pour être vivant. Pour respirer. Pour aller au-delà de mes forces je ne sais pas... Pour les mesurer. Faire bouillir mon corps. Ne plus faire partie du Tout peut-être... sans doute... avec le recul. Pour n'être nulle part, ni sur la terre ni au ciel. Nulle part et pour personne et pour toujours.

Pour n'être plus là. Pour être plus loin et ne plus m'arrêter jamais. Comme un fou je me disais. Je cours comme quand on est fou, pourvu que ça dure! Des voitures s'arrêtaient pour me prendre en stop mais je refusais. Je hurlais.

Ça va pas non! Ça va être pire si je monte à la place du mort. Je vais vouloir faire tout comme vous mais dans le vide!... Je vais être chiant, je vais crier, je vais être moite et je ne pourrai pas me contrôler puisque je suis à jeun!... Quand on fait du stop personne veut vous prendre et quand on n'en fait pas tout le monde s'arrête!... Arrêtez de me faire chier!

Je n'avais pas dit ça depuis très longtemps.

C'est sorti de moi, le barrage a explosé. À des gens qui voulaient me rendre service, me sauver presque.

Arrêtez de me faire CHIER... Me faire CHIIER... Me faire CHIIIIER!!!!!!... En appuyant bien sur le «IER» pour que ça résonne partout dans le monde.

Je crois que j'étais vraiment fou ou terriblement lucide je ne sais pas... C'est-à-dire tant que je ne m'essoufflais pas, je pensais que j'étais fou et je l'étais sûrement. Et plus j'avais mal aux jambes, plus je pensais que

j'étais lucide. Mais je voulais rester fou. C'était extraordinaire de transpirer pour de bonnes raisons, même en danger à courir comme ça sur la bande, avec l'appel d'air des camions, les klaxons, les appels de phares. J'étais traqué. J'étais un lièvre. Je courais en zigzag. J'étais dangereux à force d'être en danger. Et je courais pour ne plus avoir peur. Il fallait que je coure pour oublier mes peurs et ma phobie et le bruit et la pluie et le loup et la nuit qui tombait de moins en moins et le chien et ma sueur et mes jambes... Il fallait que je coure pour oublier pourquoi je courais et fuir tous les kilomètres parcourus depuis toujours. Il aurait fallu s'arrêter sans doute pour que tout s'arrête. Arrêter mes jambes pour que ma tête s'arrête, mais rien n'est sûr. Alors je continuais à courir pour tout oublier depuis mon premier pas.

Je courais sur la bande, sur le pointillé de la bande, pour ne plus y penser et ne penser à rien parce que je pensais à trop de choses et pour penser trop vite et ne pas me souvenir de ce que je pense. Même si je courais lentement, ce que je faisais sûrement en croyant courir vite. Je pensais plus vite que je ne courais et je voulais courir plus vite encore

pour oublier vraiment tout ce que je pense et que j'étais en retard. Peut-être... sans doute... depuis mon premier pas. Depuis toujours. Et pour me dire avec la course je rattraperai le temps que j'ai perdu avec la voiture et ne plus faire que ça. Être dehors et courir pour rien. Surtout pour rien. Je ne pouvais pas expliquer. Parce que courir pour rien c'est bien je me disais mais courir pour quelque chose c'est pire. Je le savais. Même derrière un ballon je le savais. J'avais déplacé de l'air quand j'étais petit. Je me souvenais. J'avais été vivant avec le numéro 6 qui me collait à la peau. Ça me revenait. Tout me revenait.

L'entraîneur avait dit tu seras demi.

C'est quoi demi?

Demi-centre.

C'est où demi-centre?

C'est partout. C'est toi qui vas distribuer les ballons.

D'accord, où est-ce qu'ils sont?!...

Je n'étais ni avant, ni arrière, ni ailier, ni goal. Ça commençait mal *demi*...

Je quadrillais la terre. J'étais partout, c'est-à-dire nulle part, les ballons aussi et ça gueulait, partout ça gueulait. Tous les numéros ça gueulait sauf le 6 parce que le 6 c'était

moi et je ne gueulais pas assez, moi. Avec le recul, pas assez. Mais il fallait que ça change et ça va changer. J'ai foncé vers la salle omnisports.

L'entraîneur me disait tu seras ailier droit.

D'accord! Ailier droit, c'est mieux que demi.

Le terrain était plus petit mais je quadrillais toujours. Quand j'étais démarqué, c'est-à-dire tout seul, c'est-à-dire rarement, on m'envoyait le ballon. J'étais tellement content de l'avoir que j'oubliais de le faire rebondir. Je serrais contre moi mais c'était interdit au handball. Ça sifflait, partout ça sifflait. Je n'entendais pas les cris. J'étais à deux doigts de marquer le but, mais c'était encore trop deux doigts à cause du type dans sa cage qui m'impressionnait avec ses grands gestes. Je ne savais plus quoi faire du ballon. J'ai arrêté les ballons, les sports d'équipe, et j'ai couru jusqu'à la piscine. J'étais bien dans la piscine. Je l'ai mérité je me disais. L'entraîneur l'a senti. Il s'est souvenu qu'il avait été colonel il y a longtemps, il a oublié qu'il était en retraite et il s'est mis à gueuler lui aussi. Il a exigé que j'aille dans le grand bain. Sa voix a monté d'un cran. Et tes yeux, papa, surtout tes yeux,

qui sont venus en renfort et c'était la déroute. J'ai déserté la piscine pour acheter un kimono d'occasion tout neuf avec une seule idée en tête, quand je serai assez fort en judo, j'irai casser la tête au colonel. Je suis arrivé à bout de souffle dans un vieux garage qui sentait les pieds. J'ai regardé les ceintures qui pendaient au mur. J'ai choisi la plus jolie. Elle était verte. Tout le monde a rigolé. L'entraîneur m'a donné une blanche. C'est même pas une couleur j'ai pensé. Il faisait moins vingt dans le vestiaire. J'ai gardé mon tee-shirt sous le kimono, tout le monde a rigolé. J'ai hésité à garder mes chaussettes. J'ai bien fait d'hésiter, tout le monde rigolait. J'ai appris le japonais, *Hon gesa gatame, O goshi, O soto gari, tatami, Hiroshima...* Et quand j'en ai eu assez de me faire étouffer par tous ces corps qui sentaient le corps et qui n'étaient même pas des copains, je me suis extirpé du tas de viande et je suis parti. Ça se touchait trop dans le judo et je voulais garder mes distances. J'ai acheté une raquette. Tenue blanche obligatoire. J'ai coupé les bras et les jambes de mon kimono, j'ai peint mes baskets et j'ai servi à la cuiller, tout le monde a rigolé. Ça demandait beaucoup trop de concentration le tennis.